

cancans

DE PARIS



CHAQUE MOIS
PRIX : 3 F
N° 16

Mary Hagaia,
Photo : Sankarach
International



Les Touaregs emploient comme aphrodisiaque la « zizata », sorte d'épice tirée de l'origanum microstachys. Un officier militaire voulut contrôler un père les vertus de ce brûmase et en absorba une dose douce. Il vit venir à lui une femme aguichante, puis une autre, une autre, dont autres familiarités et parvenues... qui le combleront de bonheur.

Le lendemain matin, il s'aperçut qu'il était endormi sous l'effet de la drogue et avait roulé tout son explore amoureuse.

•

En demandant la divorce pour « injures graves, coups et blessures », la femme du torero Juan Marquez, dit « El Galito », vient de révélérer que son mari est atteint d'un étrange complexe. Dès leur première nuit de noces, il lui demandait d'agiter sous ses yeux une étoffe rouge, car cette couleur, à l'instar des taureaux, le mettait dans un grand état d'excitation. Lorsque sa femme, toute de ce maillot, refusait de se prêter à son désir, il la rouait de coups et l'arrachait à s'opposer, puis à s'indigner profondément que lorsqu'elle était couverte de bleus.

Le bleu, en la nuit, est une couleur calamiste.

•

Dès hommes, qui vont prendre la garde, sont inspectés par un adjudant-chef. Les gants sont pieds ; les brodequins sont mal cisis, les boutons mal accrochés, les courroies ne passent pas entre les boucles qu'il faut, les cartouchières sont de travers.

L'adjudant-chef passe en chantant une ritournelle :

— Quatre jours de salut de police...
Moi aussi... Huit jours de campagne... Moi aussi... Treize jours de salut de police...
Moi aussi...

Un peu plus tard, au mess, un sergent lui demande l'explication de ce mythe.
— Mon chef... Moi aussi... qui estoit jugé chaque punition.

— Mon chef, dit l'adjudant, c'est bien simple, un homme peut penser automatiquement : « Si tu me casses je me f... de toi... » Alors, je réponds pour ne pas être en reste... ■

Sonia, vedette du Cabaret du Lucky Strip ■



DE L'AMOUR SANS UN MOT

Un texte d'Henry Bellamann



DE L'AMOUR SANS UN MOT

Elle croisa les bras sur sa poitrine, se renversa. L'instant côte à côte, ayant retrouvé un peu de leur aisance...

Ce fragment — un des plus curieux et à la fois un des plus pittoresques — que nous extrayons d'un livre dont le succès a été sensationnel aux Etats-Unis et en Angleterre, constitue le plus bel exemple de ce qu'on pourrait appeler « la littérature suggestive ».

Non, n'y est dit, en pourtant tout y est.

Non, n'y est écrit, pourtant rien n'y manque. Vous avez vu, vous avez lu, à un moment donné, vécu une scène semblable...

Parris et Rondo rentraient bien vite à leur passe-temps de tous les déliés, le séduisant passager dans l'autre, grimpant aux arbres. Tant la chasse aux mûres, si belliqueuse la posa au grand soleil.

Un après-midi, qu'il faisait une chaleur écrasante, ils rentraient par la pisteière de sapins et redoutaient l'heure verte. C'était le chemin de l'abri, de leur si secret et comme si distillent toujours. Ils allèrent tout droit devant eux, sans avoir rien projeté, sans parler de but de leur promenade. D'ordinaire, ils s'arrêtaient si bien que les mots n'étaient pas nécessaires. Ils allèrent simplement si ou si, tacitement, d'un commun accord.

Ce jour-ci ne différait nullement des autres. Pourtant, ils se croisèrent finement aspirés par les longues ailes de verdure, comme si une indomptable rugosité frénétiquement pris de possession. Un silence profond régna entre les arbres. L'air chaud était immobile et comme suspendu. Parris, un instant partant devant eux comme une flèche et levant donc le boudinardement déclinant à travers les branches,

Ils arrivèrent à l'étang. Rondo s'assit sur le bord, enleva un soulier, un bas, et trempa son orteil dans l'eau.

— Elle est chaude, fit-il.

— Nécessairement, dit Parris. Avec la chaleur qu'il fait aujourd'hui.

Elle se renversa en arrière, jeta sa chevelure et son bas à l'ombre des branches basses d'un pinsonier, puis se déchirèrent tout à fait, elle roula l'autre bas dans le regard perdu, qui s'en alla repousser le premier. Alors, allongée sur ses deux jambes, elle toussa l'eau de ses pieds, expulsa Des gorges pâlissantes,粗糙的, la surface lissebile.

Trop fermement, Parris suivit son exemple. Ils restèrent aussi, sans parler.

— Alors ! Ça y est ? demanda Parris tout à coup.

Hélas ! ses propres oreilles, sa voix aussi, un terrible drame, un peu raue, comme s'il était enchaîné. Elle fit signe : « Oui », puis ajouta :

— Dans un instant.

Parris l'observa, sans tourner la tête. Elle regardait l'eau déchirer ses pieds, riant, comme si elle avait été seule.

— Tu veux que je t'aide à te déshabiller ?

Elle recouva la tête.

— Tu te rappelles quand même, je débouonna ton corset... Dans le dos.

— Ouais. Mais je n'en pense plus maintenant que tu boutonne par derrière.

Il se fut un moment, d'amus et bâillé, dans l'eau, de petites miettes de terre.

— Dis, Ronda ! Il faut bien chauffer, ici, au pied. Déshabille-toi sous les arbres.

Elle se leva, sans en mot. Les branches du pomier sauvage balayant le sol tout autour de l'arbre.

— Il y en a des pommes cette année ! fit Parris. Regarde comme les branches sont chargées. Elles pendent presque jusqu'à terre.

— Ouais. Beaucaire ?

Il détourna les branches. Elle se pencha pour entrer dans l'espace entrelacé où l'arbre Ronda, comme on disait.

— N'est-ce pas ça ? Regarde ! On dirait une femme.

Elle fit signe que oui.

— Ronda ? Qu'est-ce que tu as ?

— Rien.

— Pourquoi ne parles-tu pas ?

— Je ne suis pas mal-aimée. Oui, pourquoi ? Que s'était singulier ! Jamais Ronda n'avait éprouvé cela, auparavant. Il ne comprendait pas de qui se parlait en lui.

— Je me sens tout droit, Ronda. Pas mal ?

Elle courut lentement le regard vers lui.

— Si. Il me semble... Nous parlions peut-être moins de ces jours.

Il fit, tout doucement :

— Tu ne veux plus qu'on se baigne ?

Elle hocha la tête, puis fit un signe.

— Je crois que si, dit-elle.

Se sont semblés dorénavant, elle aussi. Un peu maigre, mais tout aussi élégante qu'à cette même branche morte, dit Parris, s'efforçant d'effacer un air dégoûté.

Elle regarda la branche.

— C'est bonne idée !

Il se passa un charmé par-dessus sa tête et la suspendit. En un instant, il fut déshabillé.

Instantanément, il tourna le dos, ne la regardait pas, faisait semblant de s'intéresser à une patte chevillée qui se tenait péniblement le long d'une branche noueuse.

d'après, ils étaient allongés

— Tu auras ? Et il a la fin, se recourvant.
Elle était sur elle d'abord.

— Encore un instant... Je voudrais... me reposer,
mais qu'une minute.

— Bonne idée. Et il va s'assurer aussitôt près
d'elle. Tu ne pourras pas entrer dans l'ouïe maintenant...
Tu es trop chaud !... C'est vrai. Rendu comment on
étreignait dans les champs.

Elle arrachait des caresses, dont elle se couvrait
les oreilles. Il se mit à faire contre elle, enrouant
l'écharpe sur les pieds de Renée. Jusqu'à ce qu'ils fûissent
entièrement enroulés dans ce petit jeu de ver-
dure. Puis, il les arracha encore et se mit à l'épa-
iller sur elle...

— Tu me chasseras l'insomniette, en souriant.
Elle le regardait dans les yeux, pour la première
fois. Il saisit une autre couche d'écharpe et la laissa
couler entre ses doigts, sur le dos blanc.

— Oui ! Oui ! je Renée. On dirait des bretelles !
Elle croisa les bras sur sa poitrine, se recouvrant
l'oreille d'après. Ils étaient allongés côte à côte,

Illustration de Jean-Pierre Lepetit

ayant retrouvé un peu de leur anciennes habitudes. Renée déchira d'insécurité une branche basse avec
son pied, elle fit un peu un cercle entre les
oreilles et se mit à la balancer. En arrière. En avant.
Puis écarta la jambes et tangua, du pied, de la pre-
mière à la dernière.

Au bout d'un moment, ils restèrent couchés,
immobiles. Renée doucement... le bruit de ressac des
grandes sauterelles bondissant hors de l'herbe haute.
Renée gardait un tel silence qu'il la drôla évidemment.
Il se redressa sur un coude, la regarda. Elle avait les
yeux grand ouverts. Sourire, le cœur de Renée se
mit à battre, à battre si fort, qu'il en fut comme
effrayé. Il lui sembla que cet univers de verdure
se roulait tout entier sur lui comme pour un assaut.
Verger. Ses premières égorgées, c'était comme un
anglais balançant.

Il se pencha au-dessus d'elle.

— Renée ! dit-il sagement, mais dans un gémisse-
ment :

Elle le regarda. Ses yeux étaient très grands,
très noirs, dans l'ombre d'un feuillage.

— ... Renée ! ... Et il encore.

Elle baissa brusquement la tête. Ses jambes dans
passeaux marquées, se blottirent.



— Entends que... entends que... tu fais ce ? fit-il dans
un souffle.

Lentement, de la tête, et les yeux dans les yeux,
elle fit signe qu'elle n'avait pas.

— ... veux-tu demanda Renée, hâtivement.

Elle appuya une bouillie d'air, et détourna la tête

— Dis, Renée !

Il ne se reconnaissait pas. Les mots semblaient
venir tout seuls, du fond de lui, hors de tout contrôle.

De nouveau, elle se détourna et l'examina de l'autre
dans un peu une question.

— Je ne sais pas ! dit-elle enfin.

Il se rapprocha doucement, pressa sa joue contre
la sienne. Comme si presser deux doigts et brillants !

— Veux-tu ? répondit-elle.

Il sortit contre au jeu qu'elle répondait à son
d'un coup. En même temps, elle s'efforça de regarder
ailleurs. Mais elle lui mettait les bras autour du
cou.



DE L'AMOUR SANS UN MOT

(Suite de la page précédente.)

De nouveau, cet univers de feuillage, d'herbe verte et de ciel bleu, parut se ruer sur Perra, le submerger, puis, soulever, reculer bien loin, s'abandonner dans un mortal silence. Seul il fut qu'il faisait l'A-pain. Avec une curiosité surprenante, il se redressa, regarda, dans le même instant, que les propos de Grégoire l'avaient longuement préparé à ce qu'arrivait. Il sentit le corps tiède céder, sa nudité de surprise, tenir de la répulsion. Mais il ne la vit pas plus proche de lui obéir, de la secourir, de l'épargner d'aucune manière. Il attendit gêné un, deuxes qu'elle consentit de céder. Les bras de Randa Penchentzova. Puis tout. Surtout qu'il sentit son étreinte ferme dans la fraîcheur de l'herbe.

L'appréhension dans les réservoirs comme une morte

Il demeurèrent étendus, sans parler, alors il vit... De temps en temps un long frisson secoua Randa de la tête aux pieds. Il l'appela, elle sortit d'un rire :

— N'écoute !

— Quoi ?

— Oh non ! Bien sûr que non ! Alors, il chercha un bras à croiser, la retint dans la main; elle était toute froide. Un brûlurement derrière le talon. Randa bascula sur ses pieds en remontant, de peur, sa trappe contre Perra... — Il y avait quelqu'un ? Nulle. Quelqu'un nous regardait !

Extrait du roman d'Henry Bellman : « King's Row » (Une petite ville comme les autres) Gallimard Hachette.

LA MAGIE ET LES FEMMES

Tout n'est qu'illusions, les dames quand elles disent « je vous aime », ou quand elles s'allongent sur une planche à clous. Elles se vengent ensuite en enfonçant des épingles dans les biceps de celui qu'elles adorent mais parfois elles deviennent volages, et encore plus, elles passent pour légères. Quant à certaines, toutes ces histoires leurs cassent les pieds, quoiqu'elles brûlent de se faire admirer... Tout n'est qu'illusions...



Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

DE GRANDES AMOUREUSES TELLES QUE MARGUERITE DE BOURGOGNE OU LA GRANDE CATHERINE ÉTAIENT DES FEMMES À BARBE

La femme à barbe fut toujours considérée comme un véritable monstre. Son aspect physique suscite la répulsion. Les femmes se sont efforcées par de la curiosité morbide du public pour produire qui a phénomène de la nature à faire des grandes fêtes. Et jusqu'à ces dernières années, tout ce qui évoquait ce nom, se devait de passer une à l'assassinat à barbe, à côté de la « Sirène des mers du Sud ».

Phénomène physique, qu'en faitait monter au blâme comme scandale, au moyen également, la femme à barbe fut également, pendant des années, considérée comme énorme jusqu'à ce que ses réactions les plus évidentes, n'épargnant pas la femme, le repos et une partie du cœur, mais surtout agaçant et amusant, un véritable réveil.

C'est un médecin australien, Oswald Jardley, spécialiste des glandes endocrines, qui découvrit le processus de développement précoce dans le genre humain. On avait remarqué, bien avant lui, que les personnes possédaient une grande partie de leurs cheveux et de leurs poils, après qu'on eût pratiqué sur eux l'ablation des glandes reproductive. Or, on avait conclu que c'étaient ces glandes, en effet, les ovaires, qui régulaient le système pilosse.

De là, d'ailleurs, la croyance populaire que si les hommes possédaient des ovaires ou testicules.

Le professeur Oswald Jardley prouve que les poils ne dévorent pas seulement leur origine aux glandes reproductive, mais surtout aux capsules surrénales. Ces cellules fonctionnent d'une façon désagréable et nous fournit un cheveu et un poilier d'épaisseur.

Pour une de cette découverte, le professeur Oswald Jardley s'est attaché particulièrement à étudier l'existence d'une hyper-activité des capsules surrénales chez les femmes, dans le comportement de la femme à barbe. Ses études cliniques lui ont facilité le fait qu'en une certaine partie de l'Australie, le cheveu déclenche une super-activité de ces glandes chez un grand nombre de femmes indigènes et même d'Européennes transplantes depuis quelques années.

Bientôt d'ailleurs, ces dernières qui en étaient victimes, à cause de plus d'apports et du raccord de leur sexe, viennent solliciter le professeur pour qu'il les débarrassent de cette infirmité.

Il ne manque donc pas de confessions, pour la plupart très peignantes, et publiés lorsque une étude sur le comportement sexuel de la femme à barbe est une nécessité.

Non seulement elle se recherche par les autres

femmes, écrit-il, mais elle est particulièrement attirée par les hommes. La plupart des cas observés présentent une sévérité nymphomaniacale hystérosexuelle.

Et ayant étayé sa thèse par les observations cliniques qu'il a pu faire, il donne quelques cas historiques :

La célèbre Marguerite de Bourgogne (mort en ne pas jamais épouser) montrait le nombre de ses amants en qui déclinaient sa nymphomanie d'un véritable sadisme, puisque, telle la morte religieuse, elle avait, après l'amour, son compagnon d'une nuit, était pourvue d'un épis durant sur la visage qu'elle faisait épler, chaque matin, en secret, par le biais de la cour.

L'impostrice Catherine de Russie était aussi barbue que les grenadiers et il est difficile de rappeler qu'elle prenait chaque soir en secret parmi les hommes de garde. Elle aussi se faisait saignement épiler, raser, et masser. Pourtant, il encore, on parvint à cultiver son infirmité pilosse.

« D'ordinaire, l'horaire qu'elle avait choisi pour la nuit venait la rejoindre vers trois heures du soir et déposait le quicor sur le cou et deux heures du matin. Or le capitaine Andrija Andrijevic Vassiljevic se passionnait d'assez forte ardeur et, si l'on peut dire, d'une sorte orgiaque, que pour une fois, l'impostrice éprouva, vénération dans ses bras, sans penser à la chose de sa couche.

« L'épliologie à cette époque, étant loin d'être assainie, la perfection sexuelle et, le moins, la fringante capacité d'épurer sont stupéfiant, à son récit, qu'il avait à son côté une dame bien mal rasée.

« Catherine lui fit jouer le scénario, mais pour être plus sûre qu'il serait bien gardé, nota son amant en détails. C'est là qu'il la fit de ses jours, il recouva cette beauté, cause de son mal. Le marquis fut troué, en 1918, dans une vieille abbaye, à

Mais l'heure venue et impérissable qui détermine, malgré tout, dans la Hégide, le professeur australien se penche sur les cas qu'il a examinés lui-même.

1910

La partie la plus intéressante de son ouvrage est la publication « Incroyable » de la confession de Jeanne d'Arc, une des femmes à barbe, qui vinrent le voir, journal dont nous donnerons quelques extraits significatifs.

Ma première école amoureuse — je ne dirai pas sexuelle — datant de ma neuvième année. Corinne

(Suite page 18.)



Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

MA MÈRE ME FIT UN GRAND DISCOURS SUR LES HOMMES, CES ANIMAUX FÉROCES, CES BRUTES...

« Là où se produisent sevres, je tombai amoureuse d'un garçon beaucoup plus âgé que moi. Il devait avoir 15 ans. Il était garçon laqué et venait tous les soirs à la maison nous porter le lard. Pourquoi ma mère me avertit par lui, je ne saurai exactement le dire. A l'heure de nos parents ou de ma bonne, il me parlait d'égal à égal, et j'avais comme une grande personne à parle à une ordalie. Pourtant, pour moi, c'était une grande personne.

Mes amours étaient très pur, sans qu'il n'y mêlât, rien d'érotique. C'était mon grand am, quelqu'un qui me dévorait, qui me dévorait pas de mes yeux quand je parlais, qui partageait mes jeux, sa partie de travail terminée la matinée, je n'allais pas en classe, et, ayant de croire que sa distribution, il venait, en cachette, dans le parc de nos parents.

Le parc me paraissait immense. Plein de grand mur qui délimitait la route, il y avait un bosquet toutou au devant bâti ma cabane. C'est là que je me rencontrais à chaque fois, rejoindre. Au début, nous jouions à Robinson Crusé, à Robin des Bois, que saviez-vous ?

1912

Mais bientôt mon camarade m'appela des jeux qui me paraissaient étranges, mais ne m'expliqua pas. Ma curiosité n'était pas excitée et je ne voyais pas pourquoi il semblait prendre plus de plaisir à ces exercices du corps que la pose. Et si le moment qu'il me fit provoquer de ce pas discuter mes jeux eut un certain mystère dans nos rapports, il n'y avait rien de morbide, je paraisse simplement que c'était parce que nos parents n'accordaient de voir des jeux qui n'étaient pas de notre milieu. Les personnes qu'il me présentait ne me causaient aucune joie des sens. En toute innocence, j'en vins à lui donner du plaisir. Il m'appela souvent, je devais faire et je fus, à vrai dire, très effrayée la première fois. L'ordinaire de ces deux journées d'explications. Il me dit seulement que je devais en parler à personne et surtout pas aux filles de ma classe. Mais celle-ci, extrême mal, étaient très innocentes et toutes les autres qui n'étaient pas vraiment quand nous voyions les garçons jouer dans l'autre cour.

Un soir, il fut fait appeler par un vieux bonhomme qui nous apprit que le jeune garçon avait été punir près de sa reine, renâché dans une autre ville. Je pleurai en pensant que plus personne ne voudrait s'asseoir avec moi dans le parc. Et j'assemblai toutes les jeans bizarres que le petit lâcher m'avaient appris.

1914

C'est à cette date que je donne publique. Ma mère m'avait avertie et je fus très fâché lorsque, pour la première fois, je fus introduite. J'étais maintenant une grande personne.

Je me regardai souvent dans le miroir pour voir si ma poitrine poussait. J'en parlai avec mes compagnes de classe. Nous commençâmes à parler des hommes. J'étais, sans doute, la seule à savoir comment ils étaient construits, mais je ne faisais pas le rapport, non plus que mes amies, avec notre différence.

1915

C'est à ce moment que commençèrent les exploits de Jack l'Éventreur. Les mères étaient sur le qui-vive. Le même soir, il fit un grand discours auquel je ne compris rien, sur le danger que présentent les hommes, ces animaux féroces, ces forces méfiantes. Depuis lors, j'en fus une pour effrayable et un être au monde n'aurait pu me contraindre à rester seule dans une pièce avec aucun espion. Mon père m'a parlé, tous les hommes me faisaient horreur. C'étaient des gens qui se jetaient sur les femmes — car je ne connaissais rien d'autre femme — leur déchiraient la veste, leur caressaient d'affreuses déchirures et souvent, après ces tortures, ne les laissaient plus souffrir Jack l'Éventreur !

Cet hiver-là, mon père mourut, nous fûmes à deux-mains. Ma mère décida alors de me rester en pension.

Les premiers jours, les premières soirs surtout, je me sentis affreusement seule, abandonnée. Pourtant, les professeurs n'étaient pas méchante et mes compagnes assez sympathiques.

J'eus assez grande pour recevoir les jardins de longs cheveux noirs, du grand yeux foncés, un visage ovale. On disait que j'étais très jolie et je crois que c'était vrai. Mes étoiles étaient fermes, mes jambes longues, déjà des jambes de jeune fille. Mes petits seins commencèrent à pointer sous le corset qui, parfois, enlevait le bout, sans que j'y fisse la moindre attention.

Les autres élèves de ma classe étaient inégalitaires. Elles me parlaient qu'à la roquette, étaient déjà très adultes. Elles parlaient question dans leurs conversations que de distance de leur père, de l'heure de leur papa, de la cohäsion de leur papa, des robes

(Suite page 44.)





Une des vedettes du Cabaret parisien « Le Show » la septentrionale à Raif.

★ ★ LES



REINES DES CABARETS DE PARIS ★★

MAIS MA FRAYEUR DE L'HOMME NE DIMINUAIT PAS POUR AUTANT...

qu'elles sortent et surtout du mari qu'elles détestaient. Elles n'étaient nullement des îles romanesques, je suis au contraire très méritante.

A la rentrée des vacances de Pâques, notre classe d'fragments d'une nouvelle école, Evelyn. Elle vivait depuis deux ans aux Indes avec son père. Celui-ci était revenu en Angleterre pour se remettre avant l'apogée de maladie d'Evelyn en pension. Elle était plus âgée que nous — 17 ans déjà — mais il faut croire que les écoles des Indes ne sont pas à la hauteur de celles de la métropole, car du point de vue études, elle était très en retard sur nous.

Petite, un peu bouteille, au visage avare, sans de touches de rossette, elle se refusait à recevoir ses longs cheveux blancs qu'elle laissait s'épanouir sur ses épaules.

Si elle était en retard pour ses classes, elle était plus avancée pour bien d'autres choses. Rapidement, nous devîmes très amies.

La nuit, assez dernière. Que peut-on faire d'autre la nuit ? Evelyn n'avait pas de mari, et elle pris l'hôtel-restaurant, Merton, une heure environ après l'ouverture des bars de gaz, de venir se glisser dans mon lit. Et où nous bavardâmes jusqu'à une heure avancée.

Un soir, elle me parla de l'amour, elle m'expliqua le rôle exact de l'homme, les plaisir qu'il tire de la femme avec brutalité. D'après elle aussi, la femme n'apprécierait que des détails du cithare de l'homme. Pourtant si lui réussit donc heureusement quelques chose.

Je fus rapidement intrigué. C'est alors que me revint à l'esprit et que je corrigeai les jeux du poème finissant de lui.

Evelyn, toutefois, aimait avec passion et toute la gêne que cela comportait. Toutes les nuits elle venait me retrouver et se conversait en arrière plus qu'en avance. J'appris qu'il certain plaisir du contact de nos corps des caresses qu'elle me prodigiait, mais l'atmosphère froide. Une fois de temps en temps, c'était agréable. Tous les soirs, cela me semblait fantastique.

Nous passions toutes nos nuits ensemble jusqu'aux dernières vacances.

L'année suivante, Evelyn ne revint pas à la pension. Je retrouvai mes autres compagnes toujours aussi jeunes, toujours aussi vives et je fis la révolution pour leur dévoiler les mystères de l'amour. Evelyn ne me manqua pas.

Les femmes ne méfiaient pas plus que les hommes et je n'étais pas non plus amoureuse de moi.

1917

Ma mère m'apprit qu'elle m'avait retirée de pension pour me marier. Je plurai, protestai, disant que je n'étais toute seule. Elle m'expliqua qu'elle se trouvait maintenant assez rassurée, que le parti qui se présente était intéressante à tous les points de vue.

William Arrow était un homme assez grand, bien bâti, au visage désagréable. Il devait avoir une quarantaine d'années. Il n'a fit une voix qui me paraît pas désagréable. Il me plaît assez de recevoir des hommages et des cadeaux. Enfin, les grandes personnes étaient objectives à leur et me confiaient de préférence. Mais ma frayeur de l'homme ne diminuait pas pour autant.

Le soir de mes noces fut semblable à celui de la bataille des jardins d'Inde de mes époques. J'étais couchée il n'est pas nécessaire quelques instants après, vité d'une longue chemise de nuit. Il souffla la lampe et commença à m'embrasser. Son haleine était forte. J'écartai mon étoffe de tête.

Sa main caressa mon ventre, il devint de plus en plus pressant. Tiens, il était au doigt. Malgré tout, je n'éprouvai aucun plaisir.

Mon cœur battait tout ce que ressentais.

Mon mariage, sans doute, déplaça son érotisme. Il buccula sur moi, m'embrassant de tout son poids.

Arriva le dernier de plus longs détails. Ce fut un tel, un tel ordre doucereux qui augmenta mon érotisme contre lui et tous les hommes en général. Une fois son désir assouvi il m'oublia. J'avais très mal.

1919

Cela continua pendant toute l'année où nous restâmes en Angleterre puis nous partîmes en Australie. Mon mari avait un comportement très ardente et ma frigidité devait augmenter son désir. Je subissais toujours ses assauts avec dégoût, n'éprouvant qu'un peu : qu'il stupéfia son plaisir et qu'il dormait. Un instant sous répit qui devint tout pour moi.

Dès que mon mariage je n'étais plus digne aucun plaisir statut, la meilleure carcasse, même venant de moi, me répugnait.

Puis, les affaires nous amènerent dans l'est de l'Australie. Au bout de quelques mois, sous l'influence du climat malais, mon mari tomba malade,

(Suite page 22.)



La Vie et les Amours de la Castiglione

La plus belle femme du second Empire avait été aussi la plus énigmatique...

Un demi-siècle après sa mort, les dépositions de la Castiglione, ses lettres d'amour, ses bijoux, ses bijouteries, ses toilettes, les tableau qu'elle aimait, vendus aux enchères à l'Hôtel Drouot, ont rapporté au total 1 800 000 francs alors qu'on prétendait que son journal intime, à lui seul, aurait rendu le double ou davantage. Car ce des secrets de l'histoire se trouvent encore entier dans ces papiers. Virginia Oldoini, comtesse de Castiglione, n'était pas seulement la favorite de Napoléon III. Elle était également l'amoureuse de Cavour et des partisans de l'unite italienne. La plus belle femme du second Empire avait été aussi la plus énigmatique.

A l'époque où Virginia Oldoini vit le jour, des observateurs avaient calculé que la durée des révoltes en France était approximativement de dix-huit années. L'Empereur fut né en 1808. Il succéda donc son frère aîné en 1852, l'assassiné sous Nîmes, après treize ans. L'âge critique de la femme de cette époque, selon Balzac, Virginie n'a pu que regretter que cette coïncidence n'eût pas été plus étroite. En un temps où ses caprices bousculaient les Tulleries, elle était partie, avec son mari de militaire qui d'arrogance, faisant allusion à l'empereur Espagnol, s'écria : « Si j'étais encore plus près à Paris, je n'aurais pas une Espagnole, c'est une Italienne, qui aurait usurpé mon rôle. »

Il est pourtant difficile qu'elle vive plus près à Paris. A peine eutelle le temps de se préparer dans ses trois couvertures d'ivoire qu'elle fut rentrée et jeta sur l'échiquier politique. Cela l'age de douze ans, elle était aussi grande et aussi belle qu'elle le fut à vingt ans, et Florence, cette ville magnifique où les passions et la folie avaient toujours été plus souveraines que le grand-duc, en avait fait son idole.

Il ne lui manquait qu'un tramplin pour être celle de Paris. Ce tramplin, ce fut le mariage.

François Verriès, comte de Castiglione de Castiglione d'Asti, avait toutes les qualités requises pour faire un mari — et bien de conséquence. De bonne mine et de belles prouesses, fier de tous les honneurs qu'il percevait, il voyageait tout et peu décidé à le rester. A tout hasard, il était venu chercher forme au Angleterre et c'est dans les salons d'une parente de la reine, la duchesse d'Inverness, que le destin de Nîmes croisa le sien. Le pauvre comte y faisait une figure touchante à force de naïveté, il dévorait toutes les femmes avec des yeux comme un collègue au terme de sa parution.

— Vous ne savez pas ce que je suis venu faire ici ! Je voudrais me restaurer, expliquait-il au comte Walewski, ambassadeur de S.M. l'empereur des Français.

C'est là que le comte Walewski (le regard de Napoléon II, et le cas de ses fils qui lui ressemblent physiquement) fut une illumination :

— Ressortez en Italie, lui dit-il. Allez à Florence et demandez à la Marquise Oldoni la main de sa fille Virginia, vous aurez la plus belle femme d'Europe. Ce que fit Castiglione.

Après quelques semaines de mœurs flasquées, Virginia se déclara, de mauvaise humeur, à l'époux qu'il aimait. La courtisane impudique fut alors magnifiée que courut la lune de miel. On la vit de regagner Turin où la cour du roi de Sardaigne, Caviglione y avait une charge et Nîmes un époux : Camer, ministre de Victor-Emmanuel II et champion du petit nouveau qui faisait l'objet de toutes les conversations de Turin : l'ami de l'Italie.

Parmi les secrétaires d'Europe, l'Italie ne parvenait guère à égaler que sur Napoléon II. D'abord, il avait été à courtisane à deux jambes. Puis Camer se fit fort de la transformer pour qu'enfin lui fasse le plaisir, c'est-à-dire la fortune. Cetta Rente, il l'envia sous la main, dans sa propre famille, en la personne de Virginia Oldoni, comtesse Verriès de Castiglione. Et c'est ainsi que la comtesse de Castiglione fut emprise à Paris avec une passion sincère et vraiment déliné : courir la tête à l'empereur des François. « Ressortez », disait-il cyniquement. Mais il faut risquer.

C'est le 24 novembre 1855, un mercredi, jour de Noël, qu'elle fit sa première apparition aux Tuilleries. La curiosité, longtemps entre, fut si forte que, malgré l'interdiction, l'ordre fut crié que les danseurs en habits de cour s'arrêtaient. Un marin d'administration s'éleva. On alla refaire jusqu'à applaudir, tandis qu'un chambellan la conduisait dans le salon des Marquises pour la présentation à l'empereur et à l'impératrice. Eugénie dut accueillir un peu devant celle qui allait lui voler son mari. Napoléon l'invita à la conversation pour, tout à coup, à la valise, qui l'avait à cette époque que la veille, et qui paraissaient assez audacieuses qu'il le temps croissante un peu tard, et sans dire plus tard le bavardage. Les « yeux » de Cavour dispersés dans la salle comprenaient déjà certains que la partie était gagnée.

Elle réussit en effet, si blanche personne ne pouvait plus l'ignorer. Impénétrable en politique, l'empereur était incapable de dissimuler son amour. Quand Marie de Castiglione perdit son lundi de l'impératrice il avait une matinée révolutionnaire contre sa maîtresse. Quand elle n'y paraissait pas, c'est là que avait l'air absent.

A Campagne, quand elle marquait la compagnie sous prétexte qu'elle ne se remet pas bien, il abordait l'impératrice à l'entrée pour aller aux nouvelles en pensant jusqu'à la chambre de la malade.

(Suite page 15.)

Leblanc, et il ne connaît pas la rompre. Mme, dès le début de son appartement, les voient parfois entrer ensemble au restaurant Maxim, juste au-dessous de chez elle, où elle croit qu'ils dînaient en cabines particulières. Mais, près encore des égouts de l'avenue et de plusieurs rues, elle se sentait d'être pleine. Et puis, elle-même n'était pas sans reproche. N'avaient-ils pas rapporté une partie de ces vêtements et de ces vases par le propre bûche du duc d'Aumale, Robert d'Orléans, duc de Chartres ? « Parfois, les deux frères étaient assis ensemble, chez elle. La romane normande de sa vie avait tourné à la comédie burlesque. Une dernière crise du désespoir la transforme en ravisseuse. »

La Troisième République s'est décidée sur le cœur à rompre et sur les fils de Louis-Philippe, bien qu'il l'eusses fidèlement servie. Pour la comtesse, ce fut le fils. Dans son appartement de la place Vendôme, elle monta la voix d'une reine, pour ne pas dire d'un fantôme. Car, ayant perdu la boue, son unique raison d'être en ces jours heureux, elle avait l'habileté extraordinaire d'avoir perdu jusqu'à l'envie de concevoir. Elle ne regardait plus être vue, elle ne voulait plus se voir elle-même. Elle ne dormait plus que le vent pour pratiquer dans petite chambre très grise, très laid, nommée Sandouge en Kasna, Rentrée chez elle à Paris y rapportait la lumiére d'une baguette. Elle avait fait regagner tous les murs... »

Sa mort ne s'ouvrait plus que pour de rares visites quelques-unes étaient régulières à renouveler régulièrement. Un rapport de police indique qu'il y avait deux portes à son appartement dont l'une bord de la rue de la concierge : c'était elle qui l'avait fait poser « Il posait, ajoutait ce rapport, quelle a fait échapper des fils délicieux qui débouchaient à des boutons dénudés dans la poche de cette jupe particulière. Chaque visiteur important aurait son bouton particulier, » Le délinquement de la visite était parfois plus compliqué encore : quand Emmanuelle, amant maudit, fut arrêtée depuis le temps des vacances anglaises, venant la voir, il arrivait en faisant les marras et se déshabillait pour s'annoncer. Elle affublait à son cœur un uniforme pour lui la porte secrète.

Sur son lit la coulait pour faire et lui trouvait l'air d'une sorcière.

On trouve alors elle, après sa mort, un testament dans lequel elle prévoit qu'elle voulait être revêtue de « la chemise de mort de Campagne » et vêtue par Sandouge et Kasna, ses compagnes, depuis longtemps engagées : « Les deux dames servent, pendant la nuit finale, pieds aux pieds. Les serrurent en même place dans le lit, un sous chaque pied fermant coussin ; je les déshabille, bague, robe d'hiver blanche et violette à mon chiffre, à leurs noms, et leurs collares de fleurs roses et cyprès. »

■ ■ ■

On trouve aussi un coffret en laque du Japon à décor de fleurs et de papillons, dont contiennent quatre paires de bas de soie verte de broderie qui lui avaient rappelé jusqu'au dernier instant quatre grandes journées de sa vie. L'une, ornée de petits coeurs de tissu rouge étant celle qu'elle avait portée la soir de sa démission en suite de ceux, aux beaux jours de sa rivale avec l'imprimeur. Elle devait échouer à la salle des ventes. Un amateur de meubles du second Empire en fit l'acquisition pour 14 000 francs.



Alice Tann-Tann vedette du Casino-Réti à la Moëlin à Poivre. n.



La Vie et les Amours de la Castiglione

Elle fit son entrée dans une robe dont la jupe était constellée de coeurs...

— Le cœur est un peu bas, dit l'Impératrice.

Quarante ans plus tard, se souvenant à la veille de mourir, de cette apogée de sa carrière, la comtesse Visconti se faire enrouler dans la chemise de nuit qu'elle portait alors et qu'elle conserva toute sa vie, l'appelant à la chanson du matin de Castiglione.

Si Mme de Castiglione détruyait la chronique maladouze des années 1858, il était pourtant moins par ce liaison avec Napoléon que par ses audaces Verbiertines. Dans un temps où les femmes se sentaient bien quand elles étaient peu en évidence, elle osa s'habiller plus. Aux yeux de ses contemporains effarouchés, Nina avait la réputation de se draper à l'anglaise. Aux plus conservateurs d'la mode, ou certains hommes moins conservateurs étaient permis, elle allait jusqu'à l'éblouissement. Comme on se peignait qu'aux riches, on savait qu'elle avait été au mariage de Salomon, élève de ce seul voile de Tark, que d'après Robert, on ne peut regarder sans mourir. En fait, l'héroïne de ce travail était une certaine Mme Korzakoff, une Russse un peu folle. La seule intervention amérindienne de Mme de Castiglione fut son entraînement dans le cœur à la loi des Affaires étrangères. Pour l'impératrice, prétendre à ce tel, c'était une provocation si directe qu'elle ne pouvait laisser sans réponse. Lorsque l'Autrichienne fit son entrée au Palais impérial circonspecte, dans une jupe constellée de coeurs symboïques,

— Le cœur est un peu bas, dit Eugène.

Nina si exquise à sans sourciller, mais aussi sans oublier. Du reste, il n'y eut que peu de personnes au courant de cet incident, alors que tout le monde savait, si l'empereur lisait ses journaux. C'émission de la Poste à Paris, le bout du monde de ce temps-là. Cependant, Cavour s'empêtrait. La première visiteuse de Nina fut de faire participer le ministre italien au congrès de Paris, après la guerre de Crimée, nous précise-t-il, un corps d'armée russe avait participé, aux côtés des alliés français, anglais et russes, à la campagne contre les Russes.

Soudain, Cavour accorda à Nina ses premières vacances. Michaut et son Napoléon se querellent évidemment. Il écrit, elle mit le cap sur l'Angleterre.

C'est en Angleterre que devront entrer dans sa vie deux des personnages appartenant aux premiers rôles dans la comédie triste de sa vieillesse : le duc d'Aosta, fils unique de Louis-Philippe et Louise-Eugénie, royaliste qui devint leur fils l'empereur d'un général de la Troisième République.

Le 26 avril 1858, les Prémuniti refusent de réprendre la loi ultimatum austro-hongroise. Le même jour, les premiers régiments français débarquent à Gênes. Le 24 juin, à Solferino, les Autrichiens sont battus. Napoléon III, empereur des Français, est nommé comme le libérateur de l'Italie. Son portrait est le teteau

les vêtements de Terre. Mme souffre. Huit, trois semaines plus tard, à Villemagne, Napoléon III signe la paix avec son frère, à beaucoup près, rempli de promesses d'effrayer l'Italie jusqu'à l'Adriatique. Le 15 juillet, lorsqu'il quitte Turin, son portrait est remplacé dans toutes les vitrines par celui d'Orléans, le patricote saint qui avait tenté de l'assassiner l'autre printemps.

La comtesse, qui attendait l'Empereur à Paris, se le repeta pas, cette fois, à bras éteints. Il n'était d'ailleurs rien moins que pressé de se jeter à ses coups. Même dans politiques, leur amour, contrarié par la politique, ne battait plus que d'envie lui, la force de Nina basculement. L'impératrice, qui ne savait la voir en peinture, trouva l'excuse de la la marquer que pour que Nina soit en état d'espérer de célébrer son concert de compléter son tableau, elle causa ce prétexte pour faire ratifier de cabinet de l'Empereur un portrait de la comtesse.

Un soir, accompagné par deux gardes de corps, le général Beury et le policier Griselli, Napoléon se rend chez Mme Pendu, qu'il connaît bien, le général Beury ayant photographié récemment à la porte Griselli fait le post dans l'escalier. Soitdans, la servante de Nina, la Corse, bat des mains sous folie. C'est, semble-t-il, un signal. En effet, un homme entre aussitôt et se dirige vers la table. Griselli ne perd pas son temps à lui demander son papier. D'un coup de poingard, sanglant que la Corse hait, il le tue.

Cette fusillade n'a jamais été criée au clair. Napoléon l'achète à croire que ses agents ayant tout simplement tué — il n'a donc pas pu assassiner — l'ami de la Corse, Griselli savait qu'il s'agissait d'un attentat : le ravisseur tenait sur la victime un droit de la presse, disait-il. La présence de ce ravisseur était de toute façon, surprenante, cette arme américaine, d'invention récente et peu particulière, étant alors réputée dangereuse aussi bien pour celle qui la maniait. C'est, attention, ce nom, dès le lendemain, Mme de Castiglione était recommandée à la franchise.

Elle s'établit avec ses fils, alors âgés de quatre ou cinq ans, dans le hameau proche de Terre. Elle vit ces quelques années de semi-reclusion. Elle boudait l'aventure.

Au cours de son merveilleux séjour à Paris, Nina avait connu très de grands personnages pour n'être pas tombée de toutes leurs œufs dans intrigues compliquées. Il lui en était resté un goût maladif de la participation. Retour à Paris après la Commune, elle y avait retrouvé le duc d'Aosta. Elle voulut en faire à la fois ses armes de coeur et le roi des François. Mais le duc ne se contenta de goûter ni pour faire ni pour faire de ses extrémités. Il avait au surplus une liaison officielle avec une autre à droite, à Lichten-



Un pâtissier de Bercy est sur le point de faire fortune grâce à une ingénue trouvaille : le gâteau-divorce.

C'est un gâteau ordinaire, coupé par la moitié, et dont les deux moitiés se tournent complètement le dos — si l'on peut ainsi s'exprimer.

¶

Mme Grand, prête à sacrifier à la mode du jour, s'est acheté un pantalon de ski. Sauf, elle revit sa nouvelle acquisition et qu'en accomplissement aspiré de sa petite-fille.

— Je n'ai plus l'air d'une vieille dame comme ça. N'est-ce pas, chérie ?

— Oh ! non, répond la petite-fille, maintenant tu es tout d'un vrai monsieur...

¶

— Il n'a que trois mois. Il est un petit Anglais ! Oh ! que je voudrais l'adopter !

— Pourquoi ? Parce qu'il est Anglais ?

— Rendez-vous compte ! Lorsqu'il commencera à parler, je pourrai apprendre l'anglais.

¶

Au cours d'un voyage sur la Côte d'Azur, un fabricant d'articles de Paris entreprend une croisière en mer avec sa femme et un ami. Le vent se lève brusquement, le bateau chavire. Les deux hommes sont sauvés, la femme se noie.

Comme les recherches de corps n'ont donné aucun résultat au bout de six jours, le mari rentre à Paris où l'appellent ses affaires et laisse l'autre sur place.

Deux semaines plus tard, il reçoit un télégramme : « Corps votre femme retrouvé, stop, couvert beau coquillage, stop, envoyez instructions. »

Il répond aussitôt :

« Faites nécessaire auprès autorités, stop, conservez coquillages et coquilles fabriqué, stop, réinserrez. »

► A gauche : Crystal de Lucky-Strap.

A droite : Miss Braum de Crazy Horse Saloon.

►



Les confessions amoureuses d'une femme à barbe

IL FAISAIT CHAUD ET JE M'ÉTAIS VÊTUE D'UN SIMPLE DESHABILLÉ SOUS LEQUEL J'ÉTAIS NUE...

Quand que mon corps et surtout mon visage, peu à peu, se recouvrerent d'un tapis d'herbes.

Je fus absolument horrifiée par ce phénomène. Je passai des heures devant la glace. Il me semblait que ce devait pousser à mes doigts, qu'il allait bientôt se transformer en une barbe épaisse, qui toutes mes beautés allaient disparaître, que toutes la ville me reconnaîtrait du doigt et me détesterait au fond de sa poitrine.

Ce fut plus horrible encore, bien sûr qui avaient été jusqu'alors endormis, faisant de moi une femme frigide, n'étais-je brouillant révélée. Ces deux phénomènes étaient liés. Je le crois, étant donné leur appariition au même moment.

Et moi qui avait toujours eu horreur des hommes, moi qui jusqu'alors me déboursais d'eux et m'envoyais de leurs amours, voilà que, soudain, j'approuvais pour eux une attitude terrible, un malheur telle que mon nouvel aspect m'intéressait tout espèce d'âme amie et prête aux.

Mon entier, je ne parlai à personne de ce drame que l'église me gênaient tous les matins. Sans cesse priétions au bout de quelque temps, planter au vaste véritable barbe.

Enfin, certains de malheur, mon mari sortit de sa nudité étendu, étendu, à pas pris repérant. Je le suppliai de rentrer à New-York, au chêne plus loin, où il avait probablement ses affaires. Mais l'appel de son lit le plus fort. Il voulut rester dans cette région maudite.

Ce fut, sans doute, le jour de la Grande Foire de Printemps que je crus entendre le fond du désespoir. Un grand cri que avait élevé au ciel. Nous allâmes, mon mari et moi, assister au spectacle, sans rien dire à personne. Je m'assurai bientôt que cela était des élées, je m'intéressai à la cavaliere, aux acrobates, aux fous.

Je crus mourir de honte, quand, après les rires, la joie et l'hystérie-clair, les rires fusillant à l'arrache de la femme à barbe. C'était de mes yeux rieurs, c'était moi le reste de la ville. Qui sont tu, en effet, quelqu'un ayant dévoilé mon secret, je ne serais pas ridée, comme cette pauvre femme, à moitié sous les rires et les qualibots des gens normaux.

Mon mari ne comprit pas pourquoi je pleurais en rentrant.

1923

Mon mari et moi fûmes chassés à part depuis ce malheur. Une fois par mois, il venait me rejoindre, s'asseyant sur une affiche, mais sans arriver à me quelques révélations. Pourtant je faisais tout maintenant pour lui venir en aide, mais quelque artifice

que je puissais essayer, mon corps ne réussissait plus. Et j'avais sans bascu de lui, j'avais tant bascu d'un homme.

Je me lèvai avec tristesse aux plis solitaires.

Mes jeunes amours indignés se plaignent à mes yeux l'absence de douleur de leur peau, la chaleur de leur corps, leurs malas.

Le docteur venait souvent veiller mon mari, toujours faible, il était pâle, vigoureux, plâtré laid, mais la beauté n'avait rien à voir à l'exterieur. Je le détestais ardemment.

Un jour, alors que mon mari était en déplacement pour quelques jours dans une ville voisine où il devait traiter un important affaire, je fis appeler le docteur pour préparer d'avoir des nouvelles exactes de la santé de mon mari.

Souvenamment épiale, j'étais aussi joie que des ans auparavant.

Il faisait chaud et je m'étais débarrassé d'un simple déshabillé sous lequel j'étais nue. Le docteur vint. Nous commençâmes à parler. J'étais étendue sur une bergère et un mouvement, qu'il pensait tenir pour accidentel, donna également mon robe d'intérieur et laisse apparaître assez profondément mes jambes. Je le compris et je me réapprochai de mon mari et continuai à déverser grossièrement de la maladie de mon mari. Le docteur garda les yeux fixés sur mes parties.

C'est ainsi qu'il devint mon amant. Pour la première fois, j'apprisais du plaisir avec un homme et quel plaisir ! J'aurais voulu qu'il fût constamment renouvelé. Mais je devais, une fois de plus, m'apprêter qu'un homme, même vigoureux, a des limites.

Dans les cinq années qui suivirent, je pris beaucoup d'armes. J'avais, physiquement, besoin d'eau et, de plus, il me semblait me donner ainsi la preuve que j'étais toujours une femme au temps d'autre et bien, pas une femme à barbe.

1930

Mon mari mourut alors que j'avais 29 ans. Notre fils était maintenant âgé de 9 ans et je le mis en pension à Malibourne.

Je me trouvai à la tête d'une immense fortune et tentai par les objets de nombreux demandeurs en mariage. Mais je refusai de me lier à un seul homme alors que j'avais basculé de plusieurs d'entre eux.

Quand le professeur Chevald Jardley vint dans notre ville, connaissant l'objet de nos recherches, j'allai le voir. Il m'apporta les causes de développement de mon système pliéca. Je lui cache ma sympathie.



Tempête d'Ève : roulette amoureuse du Strip-tease.

Il m'avaient certainement injecté de glandes, savais-je qu'il préparait lui-même et, au bout d'un an, mes vêtemps éclatèrent devenus rares et je n'avais plus à déguiser.

Le professeur m'apprit que ce phénomène était dû à une trop grande sécrétion de mes glandes surrénales.

Je redressai également normale au point de vue sexual. J'eus encore de nombreux amours, mais je pourrais malheureusement vous spoiler et un peu aussi cela.

Je finis d'ailleurs par épouser mon premier amour, le docteur, car je m'épargnai que je l'aurais accueillie qu'avec mes corps.

Mes deux derniers mari sont morts dans un accident de chasse. Mon fils a été emporté par une phrasse galopante. Je suis que 30 ans, mais je sens que je n'ai plus pour longtemps à vivre. Tous ceux que j'aimais sont partis. Il me tarde de les rejoindre.

J'ai donc cette confession, parce que j'ai pensé qu'elle pourrait servir aux critiques du professeur Jérôme. Qu'il la lit. Si je vis, je sais qu'il racontera l'idée par le secret professionnel. Si je meurs avant lui, je lui donne l'autorisation de la publier en souvenir de l'amour.

tempête d'Ève qui il travaille et dont il n'a pas. Je lui demande seulement de changer mon nom.

Je crois que j'ai éprouvé les plaisirs de la chair les plus variés, je crois que toutes les dépravations ont été mesées, je suis maintenant que la maladie seule en était cause et m'emmène à ces morts.

Ces merveilleuses amours que j'ai eus, aucun ne demeure dans mes souvenirs. Il n'y entre que l'image de mon second mari. Mais espérons, je l'airais avec mon livre.

André LION

(Copyright by « Le lys Rouge » ®)

CANCANS de Paris

Le directeur de la publication : Jean Kartika

127, Champs-Elysées, PARIS-8^e.

1362 - DUOPRINT - PARIS

Photos du numéro 1 : Roland Carré, Syndication Internationale, à. Ollinger.

cancans

DE PARIS

Sabrina vedette du
Clair de Lune à
(Photo A. Gervi)

